

d'hiver, soit de la navigation par vaisseaux très rapides. Imaginez en effet l'émoi qui surviendrait à l'un et à l'autre bout de la ligne, chez les pêcheurs et les pêchés, si ces grands projets allaient se réaliser et amener sur nos eaux et nos quais l'effroyable tintamarre du commerce ! Aussi, les Québécois ne s'occupent que pour la forme de ces desseins grandioses. Lorsque, de temps en temps, ces questions s'imposent un peu vivement à l'opinion publique, les journaux de la ville leur consacrent deux ou trois articles, et la chambre de Commerce tient une assemblée solennelle où, après avoir entendu quelques discours éloquentes, l'on adopte des résolutions d'une grande énergie. Et puis c'est tout, pour quelques années. L'opinion publique, satisfaite du devoir accompli, se rendort profondément ; et la population continue à jouir de son bonheur. Avouez, aussi, que c'est plus beau de voir les grands transatlantiques traverser majestueusement le port pour se rendre à Montréal, que de les voir s'arrêter le long des quais, et passer là des quinzaines à décharger ou à charger de prosaïques marchandises. Comme si l'on avait bien besoin, pour vivre heureux à Québec, d'y voir embarquer pour l'Angleterre des animaux de boucherie et les sacs de blé de l'Ouest !

A Québec, la préoccupation qui l'emporte, c'est que tout soit propre et beau à voir. Aussi, dans un avenir prochain, on élèvera des statues aux autorités municipales, en reconnaissance de l'incomparable voirie dont elles ont doté la ville. S'aperçoit-on que certain bloc de maisons antiques blesse les regards des esthètes ou empêche trop de contempler les merveilleux paysages des alentours ? Vite, on indemnise les propriétaires et l'on démolit les maisons. C'est ainsi que tout à l'heure va disparaître un groupe de laides bicoques situées en haut de la côte Lamontagne. Après, ce sera le tour d'un autre bloc qui dépare la façade du Palais législatif. Je ne sais plus qui m'exposait, dernièrement encore, un projet d'embellissement : cela consisterait à enlever tous les

blocs de maisons qu'il y a entre la gare du Pacifique et celle du chemin de fer du Lac Saint-Jean, pour mettre à la place des pelouses et des jardins. Comme ce serait beau, en effet ! Eh bien, attendez-vous à voir de la sorte disparaître, l'un après l'autre, tous les blocs de maisons de la ville. Il n'y aura plus partout que des jardins et des places publiques, et la vue des splendides horizons sera libre de tous les côtés. La ville aura de ce chef réalisé une économie considérable : car il est probable que l'on se résoudra, dans ces circonstances, à licencier le corps des pompiers, à moins que l'on décide de le maintenir à cause des services qu'il rend dans les processions, où il produit un effet des plus décoratifs.

Il y a cependant une ombre au tableau du bonheur des Québécois. C'est que, vivant toujours à Québec, ils ne peuvent pas, comme les Yankees, venir y passer huit jours tous les ans. Car il faut l'avoir savouré, pour apprécier à sa valeur l'enchantement qu'il y a à se dire : " Dans deux mois, j'irai me promener à Québec ! " — un peu plus tard : " Savez-vous ? je m'en vais faire un tour à Québec ! " — et enfin : " Ah ! voilà Québec ; quel charme c'est d'arriver ici ! " C'est pourquoi, il y a beaucoup de Québécois qui ont imaginé d'aller s'ennuyer durant quelques mois, tous les étés, à la Rivière-du-Loup, à Tadoussac, ou ailleurs, pour goûter l'ivresse d'arriver ensuite à Québec. La perfection du genre, c'est d'aller faire un voyage d'Europe, pour être absent plus longtemps et par suite éprouver des jouissances plus vives, en remettant le pied à Québec. Cependant, ce procédé-là est dispendieux, et beaucoup de gens ne peuvent y recourir.

Il fait donc bon de vivre à Québec.

C'est encore l'endroit idéal pour mourir. Pourquoi ? Mais parce que la transition, entre la terre et le paradis, y est moins forte qu'ailleurs.

La population québécoise pratique la piété la plus sincère. Il n'y a jamais assez de retraites spirituelles pour la satisfaire. Jus-

qu'aux hérétiques qui se laissent gagner par cette atmosphère religieuse. Tout dernièrement encore, dans l'une des églises protestantes de la ville, on consacrait toute une semaine à des exercices spirituels.

Tenez, voulez-vous que je vous dise ? je ne vais jamais dans le tramway de la rue Saint-Jean sans être profondément édifié. Ce tramway passe vis-à-vis la façade de la Basilique. Eh bien, chaque fois que le tramway passe là, vous voyez le conducteur de la voiture lever sa casquette pour saluer le Saint-Sacrement, et, à son exemple, les voyageurs en font autant.

Je vous prie de m'indiquer, si vous en connaissez, une autre ville de l'univers où il se passe de pareilles choses.

ORNIS.

Québec, 22 décembre 1902.

Feu M. Médéric Boily

ancien curé de St-Placide

Donne-moi, cher OÏSEAU-MOUCHE, un espace dans tes colonnes pour épancher ma douleur et pleurer la perte que l'Église de Chicoutimi vient de faire par la mort de M. l'abbé Médéric Boily, l'un de ses prêtres les plus humbles, les plus réguliers et les plus zélés.

M. Boily est né à Chicoutimi, le 12 novembre 1868. Il fit ses études au Séminaire de cette ville, et conserva toujours le plus sincère attachement à son *Alma Mater*. Il reçut la prêtrise des mains de Sa Grandeur Mgr Labrecque, en 1895, et fut envoyé aussitôt dans le ministère paroissial. Après avoir été successivement vicaire à Roberval, Lac St-Jean, et aux Eboulements, M. Boily devint curé de St-Placide, dans le comté de Charlevoix, où il demeura quatre ans. Pendant son trop court séjour dans cette paroisse, il mena une vie humble, mais toute de zèle pour les paroissiens que son évêque lui avait confiés. Sa seule préoccupation était de gagner leurs âmes au bon Dieu. Il était tout à son ministère. Prêtre pieux, il cherchait en Dieu seul sa lumière et sa force. En dépit d'une santé toujours chancelante, que du reste il n'épargnait pas, outre ses exercices de piété, le confessionnal, la prédication et la visite des malades se partageaient tout son temps.

Cependant la cruelle maladie, qui le minait depuis deux ans, l'obligea, à l'été dernier, à demander du repos. Monseigneur lui en accorda en septembre. Il quitta sa modeste paroisse avec les plus amers regrets et l'espoir de reprendre un jour son poste, si Dieu lui en redonnait la force. Pour refaire sa santé, M. Boily ré-